

MA PREMIÈRE CHASSE AU LOUP

DEPUIS que les méthodes de culture se sont perfectionnées, les mœurs du gibier ont parallèlement subi des modifications profondes et, si certaines espèces ne sont pas exterminées, c'est uniquement aux réserves et à l'élevage qu'on le doit.

— Il est particulièrement saoureux, à une époque si bouleversée par tant d'inventions, de retrouver en France quelques campagnes épargnées par la civilisation et sensiblement telles qu'elles étaient autrefois.

— Dans notre pays, le loup évoque les légendes du passé et beaucoup de Français affirmeraient que ce forban a depuis longtemps complètement disparu du territoire. Pourtant, rien n'est moins vrai. Je sais un coin sauvage en Poitou où la race ne demande qu'à vivre, la nature du sol y étant à souhait pour la propagation de l'espèce : fourrés impénétrables d'ajoncs, brandes et épines inextricables, ronciers coupés de landes, marécages et prairies où pâture tout ce qui peut devenir une proie.

Il faut en excepter presque le mouton, voire l'agneau, le loup ayant l'embarras du choix pour sa subsistance.

Parmi ses plats de prédilection :

la grenouille, comme hors-d'œuvre ; l'oie, qui lui fournit une délicate entrée et le met en appétit pour savourer un morceau de résistance, le chien : l'ennemi juré. Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon et le loup ne laisse pas de restes, quand il s'attaque à son congénère. Son menu d'ailleurs comporte de l'imprévu et à défaut d'animaux domestiques ou de venaison, tout lui profite : le petit gibier, la vermine aussi bien que la charogne.

— On ne devrait pas être surpris de le voir attraper les pies, à l'instar de la belette et de l'hermine, usant du même stratagème ; or, c'est un fait bien connu : ces carnassiers vermifères, les plus sanguinaires, en quête de pitance, se livrent à des contorsions comiques pour intriguer les trop confiants oiseaux, à tel point que ceux-ci, poussés par une irrésistible curiosité, finissent par s'approcher si près qu'ils tombent infailliblement dans le piège inexorable : l'étau des mâchoires.

— Une forêt autrefois très vive en gros animaux, s'est trouvée totalement dépeuplée en peu de temps, les loups y ayant élu domicile, et, continuant depuis à pulluler, ils rapinent effrontément de jour, dès que sortent en plaine oies et dindons. N'a-t-on pas vu un de ces fauves poursuivi par une meute endiablée, traverser un troupeau de ces oies blanches,

en saisir une au passage et conserver l'avance sur les chiens !

— Nos anciens grands veneurs, les Lecoulteux de Cantelen, les de la Besge, les de Méchain, etc., ont tout dit sur mille péripéties de la chasse du loup, et ce serait présomptueux d'oser écrire quelque nouveauté sur un tel chapitre. Néanmoins, qu'il soit permis à un

animalier, épris de nature, de redire sa joie d'avoir trouvé une région inespérée où il lui semblait vivre loin dans le passé : doux pays où l'on a encore l'amour de la chanterelle et du tonnelet de nos pères, la science et le culte de l'appeau et du piégeage, fût-ce avec des engins primitifs, aussi rustiques qu'ingénieux. Les mêmes traquenards, du reste, en matières différentes sont employés couramment par les indigènes de l'Alaska et les nègres du centre africain. Cette ingéniosité et cette similitude de goûts sont nées de la flore si variée et de la diversité même des terrains qui attirent tant d'espèces et modifient les individus.

Sait-on qu'en cette contrée privilégiée, chaque printemps, arrive une colonie de ravissants passe-reaux, aux chatoyantes couleurs, les guépriers, qui nichent tout comme au Soudan ? La civette musquée des tropiques s'y rencontre avec le vison identique à

celui du Canada ; tout à côté, l'eider arctique et la genette du Sénégal se coudoient parmi tout un peuple d'oiseaux venus d'un peu partout.

— Une particularité de ce pays à loups, c'est la fréquence de l'albinisme : l'oie blanche s'y propage exclusivement et les volatiles ou gibiers de nos bois y laissent chaque année des sujets presque immaculés.

J'en ai observé nombre de cas au cours du voyage, et ce ne fut pas le moins curieux de découvrir un endroit où des taupes isabelles ont fait souche.

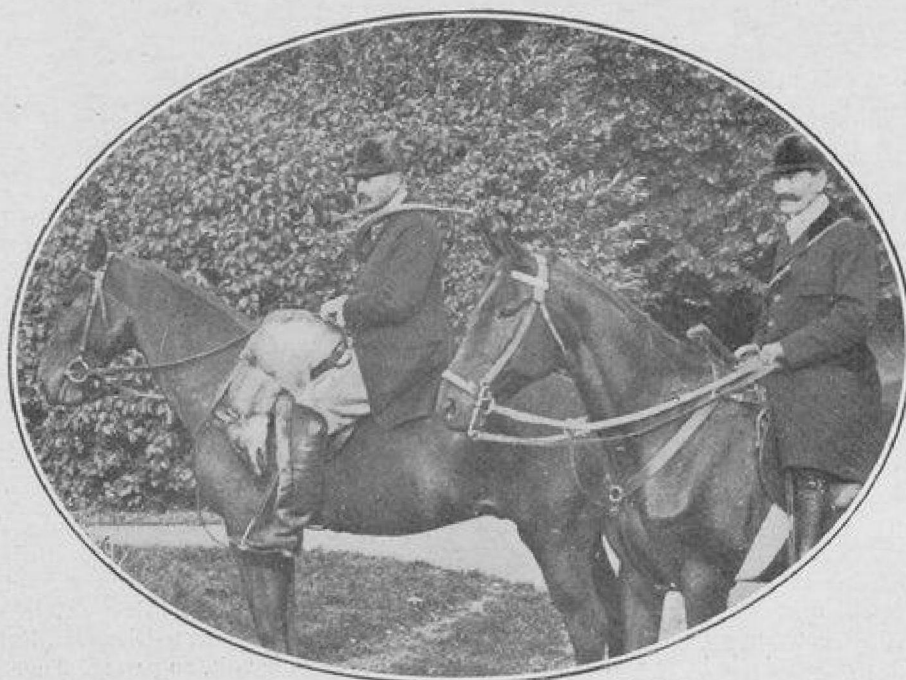
— La petite outarde, la canepetière y est régulièrement capturée dès son arrivée au printemps ; mettant à profit son ardeur génésique, on la prend à coup sûr.

Il suffit de tendre un piège à peine dissimulé derrière une femelle grossièrement empaillée, oh ! combien ! fichée en terre dans les naissantes céréales.

C'est également à l'humeur belliqueuse du coucou et de la fauvette gorge-bleue pendant la période de l'appariment qu'on doit la facilité avec laquelle on peut les provoquer en combat singulier avec de grotesques rivaux, bourrés d'étoupe et entourés de gluaux. La vue d'un autre mâle les exaspère et fait que leur subite fureur les



UNE BELLE TÊTE DE LOUP



MM. J. BOST-LAMONDIE ET HENRI LAVERGNE AU RETOUR DE LA CHASSE
DU 4 OCTOBRE DERNIER EN FORÊT LE VERRIÈRES

précipite aveuglément au milieu des fatales brindilles qui les retiennent captifs ! Comme tant d'autres, Eros les perd.....

Amour, amour, quand tu nous tiens, on peut bien dire, adieu prudence.

Pareil oubli du danger chez certaines espèces, dont les coqs de bruyère, amènera l'extinction de la race.

Mais toute cette digression m'a entraîné très loin de mon sujet ; revenons donc à nos moutons, ou plutôt à nos loups.

— Grâce à la plus charmante obligeance de deux veneurs convaincus, MM. J. Bost-Lamondie et Henri Lavergne, chez qui j'ai reçu le plus empressé et courtois accueil, il m'a été donné d'assister à des chasses qui m'ont laissé un souvenir impérissable.

C'est l'une d'elles, la première que je tiens à communiquer aux lecteurs du *Sport Universel Illustré*, et je ne puis mieux faire que de transcrire le récit magistral si pittoresque et si vivant, de cette journée mémorable, qui m'a été transmis, à cet effet, par l'un des maîtres d'équipage M. J. Bost-Lamondie.

Sur de vagues renseignements, le modeste équipage du Rallye-Gençay se transporte en forêt de Verrières, le 4 octobre 1911, pour essayer d'y trouver des loups.

Après avoir parcouru les treize kilomètres qui le mènent « aux Bâtiments », à la maison du garde, il découple quatorze chiens et commence à quêter à la billebaude le long de la route de Saint-Laurent-de-Jourde au Lhonnaizé et sur la route qui va du gué de Mine-rou à Dienné. Il faut préciser, avant tout, l'état du temps. Depuis la veille une pluie abondante n'avait cessé de tomber, les taillis étaient transformés en étangs ; par conséquent les voies n'existaient pour ainsi dire pas, ou étaient très légères.

L'équipage abandonne la route et rentre dans l'enceinte de « la Baudenelle » ; au bout de quelques instants, tous les chiens se mettent à éventer et prennent le galop ; une minute après, ils empaument la voie à toute allure, l'animal est debout, il est 7 h. 1/2.

Alors, c'est la belle musique qui succède au lancer, ce moment si désiré du veneur et qui lui met au cœur une griserie qui dure quelquefois toute la chasse. L'animal traverse en droite ligne toutes les enceintes qui séparent la route de Dienné-Verrières de celle des « Bâtiments-La Cour » ; au passage de cette dernière, il est vu « par corps » par MM. G. Cadilhon et Edouard Mérite.

C'est bien un loup, et de belle prestance. Il se dirige vers Chiré-les-Bois, fait un crochet pour revenir dans les « Bois de la Ronde ». A ce moment, le train de la chasse est devenu ultra-rapide, et bien que les cavaliers se trouvent dans une grande allée qui les conduit directement au « Fossé-Rouge » et que, pour arriver à la route de Vernon à Dienné, ils mettent leurs chevaux dans de grandissimes allures, en arrivant au dit « Fossé-Rouge », les chiens sont déjà passés ; c'est à peine si on les entend dans les bois de M. des Fossettes. Continuant à essayer de rattraper la chasse en cherchant à prendre le vent, les chasseurs retrouvent la petite meute aux « Bois de Vernon ».

Le loup refuse le débucher sur les « Bois de la Loge » il fait un retour et reprend ses doubles, il a un petit moment d'hésitation, puis enfin la voie est redressée.

Les maîtres d'équipage, qui sont revenus au « Fossé-Rouge », voient

sauter un loup d'assez loin, mais d'après les dires des personnes qui avaient vu l'animal attaqué, il leur semble être de plus petite taille ; malgré tout on croit que c'est bien l'animal de chasse, les chiens semblent s'être divisés, alors un doute surgit. On voit arriver quatre ou cinq chiens qui traversent la route du Fossé-Rouge sur la voie du loup qui venait d'être aperçu. Pendant ce temps, le reste des chiens, dont le fameux « Gençay », mènent un animal dans l'enceinte faisant face à Vernon ; on suppose qu'ils ont été mis en retard dans un crochet, on va les arrêter pour les rallier à ceux qui viennent de passer. On les rallie en effet, ils refusent la voie, c'est à ce moment que l'on comprend qu'il a dû se passer quelque chose d'anormal.

Au point de vue classique, les vieux chiens ont été admirables et ont fait des prouesses de sagesse et d'intelligence.

On entend quelques jeunes chiens se récrier dans différentes directions, puis dans une allée M. J. Bost-Lamondie aperçoit un loup fuyant, il galope après et reconnaît un louvart ; un groupe de chiens se trouvant là on les met sur cet animal, quelques coups de gueule,

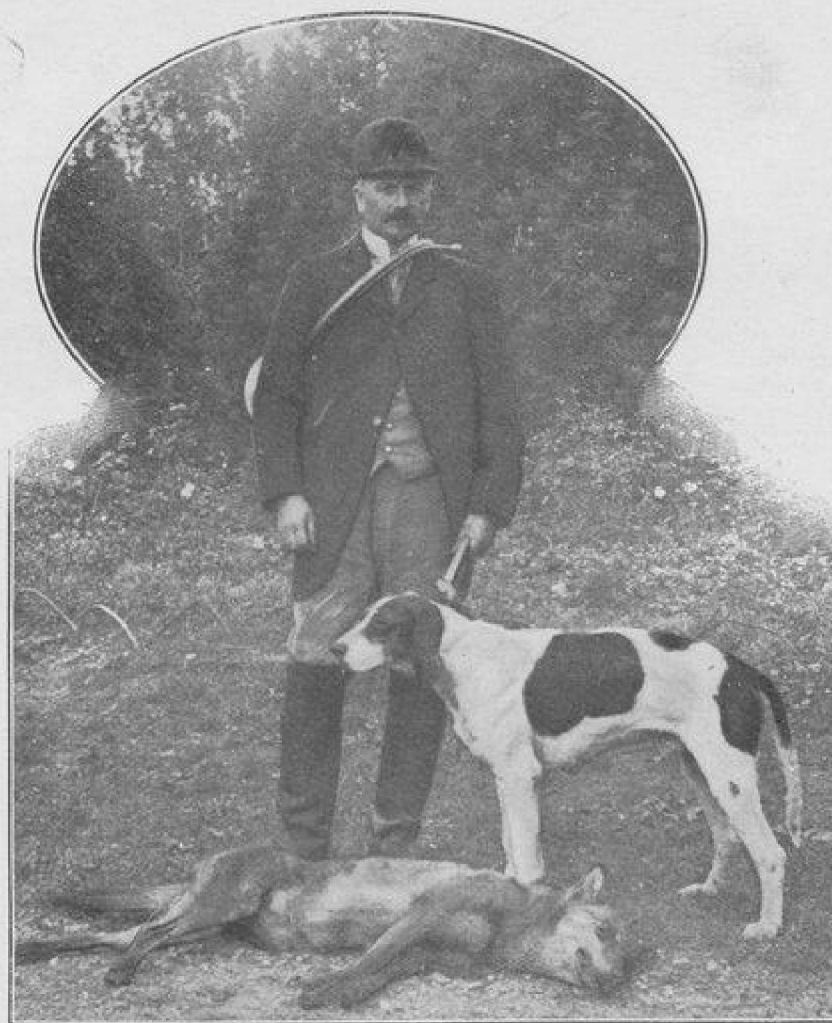
et il est abandonné. Quelques instants après un deuxième louvart à pelage plus clair est vu ; on essaie à nouveau de mettre les chiens dessus ; ils refusent net la voie.

« C'est là que la vieille formule, toujours si exacte, trouve sa place : « Laissez faire les vieux chiens, ils sont plus forts que vous. » Mais le brave « Gençay » a mis seul cette formule en pratique ; il a faussé compagnie à ses maîtres et aux autres chiens, et cherchant à démêler son animal au milieu des allées et venues de cette portée où est venu passer le vieux loup attaqué le matin, on le voit disparaître et travailler, puis à sept ou huit cents mètres on l'entend se récrier avec cette voix autoritaire qui n'a jamais menti. Tout s'explique à ce moment, le refus de rallier sur les quatre ou cinq chiens qui avaient fait change sur un louvart et le refus d'empaumer la voie sur les deux louvarts, vus par corps ensuite.

Si le chien de change sur cerfs et chevreuils est très apprécié et a de la valeur, sur le loup, cela devient un animal extraordinaire et introuvable, bien que l'occasion de faire change sur loups soit très rare. Il n'en est pas moins du plus haut intérêt pour un veneur qui connaît son métier,

de voir un chien très ardent sur la voie du loup, refuser la voie fumante de deux de ces animaux parce que ce n'est pas son animal d'attaque et non seulement la refuser, mais malgré tous les appels pour lui faire faire une faute, redresser seul sa voie au milieu d'enceintes foulées par le change. Aussi quand le grand saint Hubert recevra, dans le paradis des chiens, ce pauvre « Gençay », cette disparition coûtera certainement une larme à son propriétaire.

S'étant rendu compte rapidement de ce qui vient d'être dit, on porte le gros de la meute sur le chien de tête, tout repart alors avec entrain, et cette menée, si belle et si harmonieuse, recommence à toute volée. La chasse se dirige vers « La Ronde », les défrichés de la « Racinière », le « Grand Pas de Chiré », puis elle traverse à nouveau la route des « Bâtiments-Dienné », là il est tiré de très loin, mais peu après on le voit, au passage d'une allée, sauter un fossé allègrement ; il continue grand train à reprendre les fourrés, faisant face à la propriété « La Cour », va du côté de Dienné, revient à la « Baudenelle ».



M. J. BOST-LAMONDIE, SON CHIEN GENÇAY
ET LA LOUVE TUÉE LE 4 OCTOBRE DERNIER EN FORÊT DE VERRIÈRES

Pendant tout ce parcours, on l'aperçoit serré de près par les chiens qui l'obligent à sauter la route de Dienné à Verrières, il passe au « Parc », essaie de se débarrasser des chiens au plus épais des fourrés; n'y parvenant pas, il va aux « Bois de Pouzioux », revient par la « Forge de Lhommaizé », passe dans les coteaux des « Rabardeaux » au gué du Minerou, ressaute la route de Dienné, s'embarque pour la troisième fois dans les enceintes de la « Baudenelle ». Il est sous le nez des chiens : on regarde l'heure, midi, l'animal a été lancé à 7 h. 1/2.

A la traversée d'une allée, un bûcheron qui l'aperçoit le tire; les maîtres d'équipage arrivent, il leur dit qu'il ne sait s'il l'a touché, qu'en tous cas il n'est pas resté, qu'il a suivi l'allée 50 mètres bon train et a sauté à droite dans les fourrés. Les chiens arrivés rentrent à la voie et 20 minutes après on entend au milieu de l'enceinte tenir les abois, tout le monde se précipite au fourré, puis tout bruit cesse : on ne sait au juste où se passe le drame, enfin les chiens recommencent à aboyer furieusement, quelques cris de douleur se font entendre.

M. J. Bost-Lamondie arrive sur les chiens et aperçoit au milieu d'eux une louve énorme, couchée, mais montrant sa superbe dentition. Il descend de cheval pour lui envoyer un coup de fusil sans risquer de toucher les chiens, mais arrivé près d'elle, elle démarre; entourée par tous les chiens qui lui mordent les jarrets, elle fait en trébuchant huit à dix pas et se tape dans un homme armé qui l'achève. Il est midi quarante minutes. C'est donc cinq heures d'une chasse superbe et difficile, on sonne un joyeux hallali.

Les honneurs du pied à M. Crespel-Delisse.

Etaient présents les maîtres d'équipage : MM. J. Bost-Lamondie et Henri Lavergne.

Assistaient à la chasse : MM. G. Cadilhon, Edouard Mérite, Crespel-Delisse.

Que saint Hubert reçoive mes grâces pour m'avoir permis de vibrer à pareille aventure. Un jour je conterai comment je fis la connaissance d'un remarquable preneur de louveteaux qui, le plus naïvement du monde, va chercher les jeunes dans le litaie.

C'est tout simplement une histoire de l'autre temps : celui où l'homme sans armes attaquait les fauves.

E. MÉRITE.



M. MÉRITE APRÈS SA PREMIÈRE CHASSE AU LOUP

down ne signifie rien de particulier en lui-même, il n'acquiert de valeur que lorsqu'il entre en composition; il indique d'une façon générale le sens de haut en bas, l'abaissement, la descente, l'infériorité de niveau. Ainsi, le verbe anglais : to go veut dire aller, to go down voudra dire descendre. Employé dans ce cas spécial concernant le chien, le mot down n'est donc que le dernier d'une expression tronquée à dessein et dont seuls les initiés peuvent saisir la signification.

Notre langue nous permet heureusement les mêmes licences. Le commandement : Terre ! n'est pas autre chose que la fin d'une phrase qui peut être aussi bien : Couche-toi par terre ! que : Mets-toi à terre ! ou encore : Allonge-toi à terre. A ce sujet nous n'avons donc rien à envier aux Anglais.

« Le mot down, objecte-t-on également, qui se prononce daâounn, est préférable parce qu'il résonne mieux aux oreilles du chien, frappe davantage son esprit et, par suite, l'engage à exécuter mieux et plus rapidement le mouvement. » Soit. Il est entendu qu'en dressage la brièveté et la sonorité des ordres sont des conditions essentielles de réussite.

Mais en quoi le mot terre est-il moins bref et moins sonore que l'autre ? Il me semble

qu'énergiquement prononcé par un organe ordinaire il a tout autant d'allure que ce désagréable down qui, je n'ai pas besoin de vous le dire, est maintes fois écorché.

Les uns, pitoyablement, s'égosillent dans un horrible « donne », les autres, plus timides, articulent un faible « donne », chacun croyant avoir le meilleur accent.

Mais qu'importe le commandement. Son objet seul nous intéresse et il est d'une capitale importance. La mise à terre est indispensable : c'est la base du dressage. C'est l'acte de soumission du chien à l'homme, c'est le geste par lequel il indique sa docilité aux ordres futurs.

Et cela est si vrai que désormais, quand le maître élèvera la voix pour la moindre réprimande, le chien, spontanément, s'écraiera, montrant ainsi qu'il n'a aucune idée de rébellion.

A tout moment de l'emploi du chien le coucher est nécessaire. On met à terre au départ d'un lièvre, à l'essor d'une compagnie, au coup de fusil; on met à terre au pied, à distance, au geste, à la voix, au sifflet. C'est le coucher qui assure l'équilibre du travail du chien, c'est le régulateur de ses facultés, c'est le frein qui calme ses ardeurs. Sans lui la discipline n'existerait pas, par lui le chasseur est assuré d'être constamment maître de son auxiliaire. L'utilisation des qualités de l'animal qui doit compter sur son initiative ne saurait cependant s'appuyer entièrement sur cette dernière.

Dès que le chien accuse trop nettement qu'il s'en sert pour lui-même, la mise à terre l'arrête brusquement afin de lui rappeler qu'il doit, avant tout, la mettre au service de son maître. Lorsqu'un gibier arrêté par lui tombe sous le plomb, un désir bien naturel lui commande de bondir et de le rapporter. Couché, il attendra plus patiemment l'ordre qui,

parfois, tarde à se faire entendre, mesure de précaution dont l'oubli pourrait être la cause de mauvaises habitudes.

Ainsi, en toutes circonstances, la mise à terre justifie sa nécessité. C'est la plus utile invention du dressage.

J. LUSSIGNY.

LE DOWN

Le down, c'est la mise à terre, l'écrasement complet du chien le long du sol. Et d'abord pourquoi : Down ? Pourquoi pas simplement : Terre ! Ceux qui n'admettent pas le sport sans l'emploi d'un certain nombre d'expressions

anglaises répondront aussitôt : « Mais c'est le terme dont on se sert outre-Manche, il résume en un mot tout un commandement. Rien n'est plus clair, ni plus compréhensible. »

A cela, il est aisé de répondre que cette intelligence ne va pas sans un peu d'explication.

L'expression est elliptique, le mot



UN BEAU DOWN